

## Lundi 8 avril de 14h à 16h30. Le bonheur. Entre souvenirs et devenirs

La vie nous amène à vouloir bien des choses, à souhaiter bien des changements, à nourrir bien des espoirs. À cet égard, notre vécu et nos décisions passées semblent souvent nous coincer, nous placer sur des rails, nous fermer des portes. Et pourtant, ne sont-ils pas nombreux ceux et celles qui font de la liberté le propre de l'Homme ? Entre déterminisme et liberté, entre traces du passé et possibilités d'avenir, et si on essayait d'être heureux ?

### Introduction

Nous poursuivons par cet atelier notre cycle consacré au bonheur. Après un atelier sur le bonheur « entre contes et chansons », place au bonheur « entre souvenirs et devenirs ». Pour cette occasion, j'aimerais analyser avec vous plusieurs moments de « passage » qui se situent à des échelles différentes : d'abord une échelle *personnelle* (pour le passage de l'enfance à l'âge adulte), ensuite une échelle *métaphysique* (pour le passage du même à l'autre) et enfin une échelle *idéologique* (pour le passage d'une conception de l'identité fixe à une conception de l'identité fragmentée). Grâce à l'analyse de ces trois « passages », nous aurons, je l'espère, une idée plus précise des conditions et des tribulations de notre bonheur en cette vie, tiraillée entre souvenirs et devenirs, entre déterminisme et liberté, entre fatalité et capacité à changer.

### Le bonheur, entre souvenirs et devenirs

#### De l'enfant à l'adulte

Un jour, Sartre a dit :

« Notre capacité de bonheur dépend d'un certain équilibre entre ce que nous a refusé notre enfance et ce qu'elle nous a concédé. Tout à fait sevrés, tout à fait comblés, nous sommes perdus »<sup>1</sup>.

Est-ce à dire, comme on l'a beaucoup entendu, que l'enfance est un moment absolument crucial pour le reste de la vie ? Pourrions-nous dire, comme l'a écrit le cinéaste français François Truffaut, que « [tout] homme se forme entre sept et seize ans, après il vivra toute sa vie ce qu'il aura acquis entre ces deux âges »<sup>2</sup> ? Ou, plus fort encore, que « tout se passe durant les 1000 premiers jours » ? De telles déclarations nous portent à croire que l'enfance est un moment déterminant : tout nous incite à dire que c'est d'elle que dépendront notre identité future et notre capacité à être heureux. Mais est-ce bien le cas et que se joue-t-il exactement dans cet étrange passage de l'enfance à l'âge adulte ? Formation définitive de soi ou simple « premiers pas » dans une vie où tout peut encore changer ? Telles sont les premières questions qui vont nous guider dans notre étude du bonheur, entre souvenirs et devenirs.

Une chose est sûre, nous n'avons pas toutes et tous le même rapport au grandissement, au devenir-adulte. La manière dont nous nous rapportons à notre enfance n'a rien d'universel : précisément, elle dépend de notre vie personnelle effective, de notre époque, de notre culture. Certaines biographies souligneront la dureté de l'enfance et l'envie d'en sortir, d'autres la regretteront et feront d'elle un paradis perdu ou un âge d'or. Ce que nous avons bel et bien en commun, par contre, c'est que nous sommes toutes et tous passés.e.s par là. C'est une des rares expériences humaines universellement partagées : *tout adulte a été enfant*. La durée et les formes d'éducation, d'initiation et de formation peuvent varier mais le devenir-adulte traverse assurément toutes les cultures et fait de nous tous, immanquablement, des ex-enfants. Et sur le plan du bonheur, qu'est-ce qui change ?

<sup>1</sup> J.-P. SARTRE, *Situations*, IV, *Portraits*, chapitre sur Merleau-Ponty, Paris, Gallimard, 1964, pp. 190-191.

<sup>2</sup> F. TRUFFAUT, 1968.

**Exercice 1.** En guise de premier exercice, tâchons de voir s'il y a continuité ou discontinuité entre nos bonheurs d'enfant et nos bonheur d'adulte. Sont-ce les mêmes choses qui nous rendaient heureux (/malheureux) avant et maintenant ? Que dire de cette comparaison ? Estimez-vous que votre capacité à être heureux (/malheureux) aujourd'hui dépend de la manière dont vous avez traversé l'enfance ?

Nombreux sont ceux qui estiment que ce qui caractérise le mieux le passage de l'enfance à l'âge adulte, c'est la formation progressive d'une identité stable. Au fil des années, l'enfant se forge un caractère, des goûts, des avis, des inclinaisons. Il devient grand et cesse d'être instable, dispersé, brouillon : il se construit, se définit, se stabilise sur le plan du caractère, des relations, des occupations, etc. C'est un peu l'image de l'enfant comme une toile blanche qui se colorerait avec le temps, l'enfant comme une pâte qui se modèlerait avec les années et tendrait à se stabiliser à l'âge adulte. Avec le temps viennent aussi, sans doute, les tabous, les normes, les conventions dont l'enfance est d'abord plus ou moins exempte : « bien grandir », c'est être fiable, identifiable, réfléchi, mesuré – ce n'est pas être tout et n'importe quoi.

Et pourtant, le propre de la nature enfantine n'est-il pas de résister à cette uniformisation, à ce conformisme, à cet assèchement des possibles dans « l'accomplissement de soi » ? Selon Antoine Wauters (écrivain theutois), l'enfance est précisément l'âge où l'on est « multiples, instables, insaisissables et toujours nombreux »<sup>3</sup>. « À dix ans, je peux passer dans la peau de centaines de personnages, mais je ne le montre pas. C'est mon secret [écrit-il dans *Le plus court chemin*]. Je me parle tout le temps, tout bas, pour rendre mobile le temps (par la parole, l'accélérer) et m'en trouve tous les jours un peu plus cassé et en retard sur la conquête de ma prétendue identité »<sup>4</sup>. Cette résistance à la construction d'une identité fixe, l'autrice Christiane Rochefort avouait la ressentir aussi, étant petite. Cette conquête d'une identité stable, elle allait même jusqu'à la concevoir comme une sorte de petite mort convenue : grandir, c'est mourir en tant qu'enfant. « Je devenais folle, mais non je devenais morte, c'est ça devenir une grande personne »<sup>5</sup>, écrit-elle dans *Les enfants d'abord*. Antoine Wauters ne disait d'ailleurs pas autre chose lorsqu'il accusait l'école de vouloir *tuer* l'enfance en requérant des enfants qu'ils soient « stables, dociles et unifiés »<sup>6</sup>.

Grandir, aux yeux de nombreux ex-enfants, c'est voir mourir tout ce que nous aurions pu devenir, abandonner le multiple et l'infini des possibles et du nombreux pour ne devenir « qu'un adulte particulier », pour ne devenir « que soi ». Ce processus d'épuration et de stabilisation qu'est le grandir, Bergson l'a très bien décrit et va jusqu'à dire qu'il se poursuit toute la vie :

« [Chez l'enfant] les personnalités qui s'entrepénètrent deviennent incompatibles en grandissant, et, comme chacun de nous ne vit qu'une seule vie, force lui est de faire un choix. Nous choisissons en réalité sans cesse, et sans cesse aussi nous abandonnons beaucoup de choses. La route que nous parcourons dans le temps est jonchée des débris de tout ce que nous commençons d'être, de tout ce que nous aurions pu devenir »<sup>7</sup>.

Notre vie adulte, qui n'est ni éternelle ni idéale, se forge à force de choix et de renoncement. Seul l'enfant semble ignorant de cette loi nietzschéenne qui dit que « choisir, c'est renoncer ». L'enfant ne choisit pas, ou plutôt il choisit tout sans renoncer à rien. « Depuis la plus petite enfance, (...) j'ai été chevalier, sorcier, artiste peintre, comédien, prince, archéologue, et le plus souvent du sexe opposé. (...) Protéiforme avant tout et sans tabou »<sup>8</sup>, la voilà l'enfance, selon Marie-Aude Murail. Protéiforme et sans tabou, nombreuse disait Antoine Wauters. « Être larges et contenir des multitudes », disait aussi le poète Walt Whitman en 1892 dans *Song of Myself*. C'est dire combien le grandissement peut être vécu comme une amputation, un appauvrissement. Mais, me direz-vous, c'est là un discours d'adulte sur l'enfance, un discours d'ex-enfant sur l'enfance. Peut-être ! Mais c'est un discours tant et si bien partagé qu'il se doit d'être pris en considération. On en retrouve notamment un exemple chez Pierre Péju, ex-professeur qui partage quelque chose dans lequel de nombreux enseignant.e.s et agent.e.s de l'éducation devraient se reconnaître. , et les instituteurs et institutrices parmi vous en ont peut-être fait l'expérience dans les classes. À la fin de sa carrière, Péju écrit : « Professeur, j'assistais au spectacle de leur

<sup>3</sup> A. WAUTERS, *Le plus court chemin*, Paris, Verdier, 2023, p. 176.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>5</sup> Ch. ROCHEFORT, *Les enfants d'abord*, Paris, Grasset, 1979, p. 106.

<sup>6</sup> A. WAUTERS, *Le plus court chemin*, Paris, Verdier, 2023, p. 176.

<sup>7</sup> H. BERGSON, *L'évolution créatrice, Tendances divergentes et complémentaires*, Paris, PUF, 2007, pp.100-101.

<sup>8</sup> M.-A. MURAIL, « De quoi l'enfer est pavé » in *Libération*, 29/11/2019.

enfance en train de s'effacer »<sup>9</sup>. Et lorsqu'il lui arrivait de recroiser d'anciens élèves devenu.e.s grand.e.s, Péju soulignait alors son embarras.

« Ma mélancolie venait, je crois, de la découverte que pour chacun de ces êtres l'essentiel était presque joué. Admettre qu'ils soient devenus exclusivement ceci ou cela, même s'il s'agissait parfois d'une indéniable réussite, me plongeait inévitablement dans une amertume injustifiée. Je m'adressais autrefois à ce qui leur restait d'enfance, songeant aux multiples perspectives qui s'offraient à eux. Je pouvais indiquer, discrètement, des orientations possibles. Révéler des pistes. Soudain, pour eux comme pour n'importe quel être humain prenant de l'âge, un certain nombre de portes s'étaient fermées selon un principe de réalité qui est aussi principe de banalité »<sup>10</sup>.

De fait, il n'est pas aisé de regarder sans frémir cette « route (...) jonchée des débris de tout (...) ce que nous aurions pu devenir »<sup>11</sup>, dont parlait Bergson. À bien des égards, elle semble inévitable. Choisir, c'est toujours renoncer, disions-nous. Et comment vivre sans cela<sup>12</sup> ? Qu'on le veuille ou non, le temps passe et nous façonne. Et l'enfant lui-même peut sans doute, par bribe et par instant, se sentir grandir et voir poindre au creux de lui une forme de « mêmété », une sorte de stabilité, d'identité qui enracine et le privera non seulement de rester enfant éternellement mais aussi de rester multiple, protéiforme voire informe. Cette « mêmété », cette mystérieuse fixation de soi dans le temps, lorsqu'elle est pressentie par l'enfant, peut s'apparenter à un mélange d'effroi et de perplexité. C'est du moins en ces termes qu'en parle Antoine Wauters<sup>13</sup> :

« Comment je pouvais rester le même, comment je pouvais vivre alors que *je ne me sentais pas lié à moi, ou de très loin, si peu*. Cette espèce d'unité conservée malgré le passage du temps, d'unité maintenue dans le changement, l'inconnu que j'étais, voilà sur quoi je me cassais les dents. (...). Qu'on puisse me nommer, me reconnaître, me paraissait insensé. Je vivais avec le sentiment que quelqu'un se trouvait en moi, mais je ne pouvais pas croire que ce quelqu'un était moi »<sup>14</sup>.

Dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir semble aussi avoir eu le pressentiment de cet abandon de l'enfance depuis l'enfance elle-même. Alors qu'elle n'était encore qu'une enfant à qui on donne la becquée, celle-ci raconte en effet l'intuition qu'elle a eue de cette future réduction d'elle-même en « une autre qui dirait *moi* et ne serait plus moi ».

« “Une cuiller pour maman, une pour bonne-maman... Si tu ne manges pas, tu ne grandiras pas”. On m'adosait au mur du vestibule, on traçait au ras de ma tête un trait que l'on confrontait avec un trait plus ancien : j'avais gagné deux ou trois centimètres, on me félicitait et je me rengorgeais ; parfois pourtant, je prenais peur. Le soleil caressait le parquet ciré et les meubles en laqué blanc. Je regardais le fauteuil de maman et je pensais : “Je ne pourrai plus m'asseoir sur ses genoux”. Soudain l'avenir existait ; il me changerait en une autre qui dirait *moi* et ne serait plus moi. J'ai pressenti tous les sevrages, les reniements, les abandons et la succession de mes morts. “Une cuiller pour bon-papa...”. Je mangeais pourtant, et j'étais fière de grandir ; je ne souhaitais pas demeurer à jamais un bébé »<sup>15</sup>.

Malgré cet aperçu frissonnant de l'avenir, la petite Simone est de bonne volonté et se dit « fière de grandir ». Mais elle savait d'ores et déjà combien le devenir-adulte serait, à ses yeux, une succession de morts – « une succession de *mes* morts », dit-elle-même. Le moi adulte, sur les ruines de débris de soi et de ces petites morts successives, pousse donc de l'intérieur de l'enfance. Il pousse en fermant des portes, en écrasant d'autres moi possibles. Il pousse et persiste contre l'enfance protéiforme qu'il abandonne peu à peu au profit de l'être adulte.

Cette transition, ce passage de l'enfance à l'âge adulte peut être perçu comme un deuil depuis l'enfance ou après elle – on ne compte plus le nombre de penseurs et d'artistes faisant l'éloge de l'enfance comme d'un paradis perdu. En psychologie, on parle aussi de « syndrome de Peter Pan » pour désigner les adultes qui ne veulent pas grandir, pour évoquer ses « grands enfants » pour qui le grandissement est l'objet d'un refus ou d'un déni. En sociologie, on parle aussi beaucoup de notre société qui serait particulièrement infantilisante – le

<sup>9</sup> P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 306.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 307.

<sup>11</sup> H. BERGSON, *L'évolution créatrice, Tendances divergentes et complémentaires*, Paris, PUF, 2007, pp.100-101.

<sup>12</sup> Pour développer ce point, on pourrait parler de l'étrange « éloge » de l'inaccomplissement et de la passivité chez Cioran ou Gontrachov (oblomovisme).

<sup>13</sup> Évidemment, il s'agit là d'une reconstruction après-coup. Il faut supposer que l'adulte est passé par là, pour verbaliser ce qui était à l'époque non-verbal, flou, incertain. La part de fidélité au vécu réel de l'enfance est donc à interroger.

<sup>14</sup> A. WAUTERS, *Le plus court chemin*, Paris, Verdier, 2023, p. 226.

<sup>15</sup> S. DE BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 2002, pp. 12-13.

politologue Benjamin Barber souligne notamment que le capitalisme fonctionne mieux avec des individus infantilisés et peu critiques qu'avec des hommes rationnels et raisonnables ; la philosophe Susan Neiman s'attaque, quant à elle, aux discours glorifiant la jeunesse éternelle et au jeunisme en général... sans parler du succès des jouets pour adultes et des milliers d'euros dépensés chaque année pour des produits cosmétiques ou des opérations chirurgicales censées nous offrir une nouvelle jeunesse. Le passage à l'âge et à l'existence adultes a la vie rude !

Est-ce à dire que le temps du bonheur est révolu dès que jeunesse s'efface ? Bien des autobiographies nous persuadent du contraire : nombreux sont ceux qui ne regrettent nullement l'enfance. Nous le disions, c'est en somme très subjectif. C'est aussi, peut-être, une question d'équilibre disait Sartre. D'équilibre entre « ce que nous a refusé notre enfance et ce qu'elle nous a concédé »<sup>16</sup>. Certes, si l'enfance était tranquille et presque idyllique comme cela semble être le cas de l'enfance dans les Ardennes d'Antoine Wauters, il est facile de trouver la vie adulte bien pâle en comparaison. Mais, si comme Sartre, l'enfance fut rude et castratrice, alors l'atteinte de l'âge adulte a un goût de libération. De son enfance, Sartre écrit en effet ceci : « ma vérité, mon caractère, et mon nom étaient aux mains des adultes : j'avais appris à me voir par leurs yeux ; j'étais un enfant, ce monstre qu'ils fabriquent avec leurs regrets »<sup>17</sup>. L'œuvre de sa vie adulte sera de sortir de ces carcans, de trouver Jean-Paul derrière le monstre.

D'autres biographies comme celle de Tolstoï ou de Jules Vallès manifestent aussi ce que Pierre Péju a nommé « un désir ardent de quitter l'existence et la sensibilité de petit garçon afin de devenir un adolescent puis un adulte »<sup>18</sup>. Tous les enfants ne voient pas le grandissement comme un processus affreux et meurtrier. Tout le monde ne le redoute pas. Parfois, devenir adulte est l'occasion de s'épanouir vraiment, de commencer à vivre.

Sur cette ambivalence pleine d'incertitudes, j'aimerais reprendre la conclusion d'André-Comte Sponville dans une interview où il évoquait, lui aussi, l'idée sartrienne selon laquelle l'enfance est absolument déterminante : « À la mort de Merleau-Ponty, avec lequel il s'était brouillé, Sartre a rédigé un très beau texte d'hommage, comme il l'avait fait pour Camus. Il y écrivait notamment : "Merleau-Ponty ne s'est jamais remis d'une enfance heureuse". Pour moi, qui croyais ne m'être jamais remis d'une enfance malheureuse, [ajoute Comte-Sponville] ce fut comme une révélation. J'en ai conclu qu'on ne se remet jamais de son enfance, quelle qu'elle soit. Pourtant, il s'agit de grandir, de mûrir, de progresser... »<sup>19</sup>, finit-il par dire.

Et c'est encore un défi de l'existence, un autre challenge à notre capacité d'être heureux : grandir, mûrir, progresser entre ce que l'on a été et tout ce que l'on peut encore devenir, entre « ce que l'on a tendance à être » et tout ce que nous pourrions encore y changer. C'est l'objet de notre 2<sup>nde</sup> partie : du même à l'autre (et retour ?).

## Devenir soi, devenir autre<sup>20</sup>

Les années nous façonnent indéniablement, nombre d'entre nous ont tendance à se « figer », se fixer, à se forger une identité plus assurée, plus assumée, moins malléable. Pour autant, sommes-nous entièrement maîtres de notre devenir ? Décidons-nous seul.e.s de ce que nous devenons ? Le débat entre liberté et déterminisme est fondamental en philosophie. Nous n'aurons que très peu l'occasion d'en parler aujourd'hui mais il regorge de ressources intéressantes sur ces questions. Disons déjà ceci d'assez banal : on ne choisit pas sa famille, on ne choisit pas le lieu où l'on naît, la culture dans laquelle on est éduqué... « On ne choisit ni son origine ni sa couleur de peau », disaient Calogero et Passi en 2004 (*Face à la mer* ou encore la chanson de Maxime Le Forestier, *Né quelque part*). On ne choisit pas même de naître, dit Sartre (il parle de contingence de l'existence). Toutes ces choses qui nous sont imposées ont de nombreux impacts. C'est notamment ce que nous évoquions la dernière fois avec Pierre Bourdieu, qui fragilisait quelque peu la compréhension commune d'une pensée sartrienne 100%

---

<sup>16</sup> J.-P. SARTRE, *Situations, IV, Portraits*, chapitre sur Merleau-Ponty, Paris, Gallimard, 1964, pp. 190-191.

<sup>17</sup> J.-P. SARTRE, *Les Mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 174.

<sup>18</sup> P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 217.

<sup>19</sup> P. FLEURY, Entretien avec Charlotte Casiraghi et André Comte-Sponville, « L'amour, la solitude » in *Philosophie Magazine*, n° 93, 25 septembre 2015.

<sup>20</sup> Nous discutons ici des transitions possibles entre ce que la vie a fait de nous et ce que nous pourrions faire faire ; entre le fait d'être rivi à un « même » et celui d'être apte à changer, à créer de l'autre.

libertaire et volontariste. Bourdieu, en effet, insistait en bon sociologue sur tout ce qui nous détermine sur le plan social. Avec sa notion d'*habitus*, il soulignait l'importance des « systèmes de dispositions durables et transposables, [des] structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes ». Détaillons quelque peu ce concept fascinant de l'*habitus* ou plutôt *des habitus* avec les spécialistes de Bourdieu, Anne Jourdain et Sidonie Naulin :

« Empruntée notamment à Aristote et à Saint Thomas d'Aquin, la notion d'*habitus* occupe une place centrale dans la sociologie de Pierre Bourdieu. Celui-ci en a donné de multiples définitions. La plus célèbre se trouve dans *Le Sens pratique* où les *habitus* sont décrits comme des “systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes” (p.88). Les *habitus* relèvent de schèmes de perception (manières de percevoir le monde), d'appréciation (manières de le juger) et d'action (manières de s'y comporter) hérités puis mis en œuvre par les individus.

L'*habitus* comporte deux dimensions. D'une part, il est “intériorisation de l'extériorité” : par le biais de la socialisation – primaire, pendant l'enfance, puis secondaire, à l'âge adulte –, il permet “l'intériorisation des structures du monde social” [p. 155], autrement dit l'intériorisation des limites au sein desquelles il est possible d'agir. D'autre part et simultanément, l'*habitus* permet une “extériorisation de l'intériorité” en raison de son rôle de “structure structurante” génératrice de pratiques. L'*habitus* permet en effet aux individus, dans une situation donnée, de produire le comportement correspondant à ce qui est attendu d'eux par le contexte social (c'est-à-dire d'accorder leurs structures subjectives aux structures objectives du monde social) sans avoir forcément à y réfléchir, puisqu'ils ont auparavant intériorisé l'extériorité du monde social.

Les *habitus* varient selon les conditions d'existence et la trajectoire sociale de chacun. Dans la mesure où les conditions d'existence sont communes à tout un ensemble de personnes placées dans la même situation socioéconomique, ces personnes partagent pour partie le même *habitus*. Cela autorise Pierre Bourdieu à parler d'*habitus* de classe (*habitus* ouvrier ou *habitus* bourgeois par exemple). Cependant, comme chaque personne a une trajectoire individuelle propre et occupe une position particulière au sein de sa classe, l'*habitus* comporte aussi une dimension individuelle qui fait que chaque *habitus* particulier est envisagé comme une variante d'un *habitus* collectif »<sup>21</sup>.

On le voit, l'*habitus* est une forme de déterminisme qui se crée au contact du monde et des gens, tout d'abord dans l'enfance et puis durant le reste de notre vie. Il tend à nous river à une forme d'identité fixe et non choisie (du même). Si nous en parlons aujourd'hui, c'est pour souligner ce déterminisme réel et pour l'interroger, pour voir ce que l'on peut en dire du point de vue de notre capacité à être heureux. Il faut donc commencer par reconnaître que nous absorbons beaucoup de choses provenant de notre milieu – notamment socioéconomique – et que ces choses déterminent notre manière de percevoir, de juger et de nous comporter vis-à-vis de ce milieu – nous nous moulons au monde dans lequel nous avons été moulé, pourrions-nous dire. Nos interactions avec le milieu qui nous entoure font que nous acquérons, souvent de façon inconsciente, toute une série de dispositions qui tendent à influencer notre comportement pour qu'il corresponde à ce même milieu. En ce sens, l'*habitus* est sans doute une forme de déterminisme mais c'est un déterminisme contingent : il varie selon nos conditions de vie, nos lieux de vie, nos entourages... il n'existe pas de toute éternité et n'est pas le même pour tous. C'est notamment notre *habitus* qui se révèle dans nos accents, nos formules de politesse, etc. Il fonctionne moins comme un conditionnement véritable dont on ne pourrait s'exclure que comme une « grammaire » pour notre vie sociale. Ainsi, l'*habitus* ne nous fige pas dans une posture de pure passivité – on peut changer, aller à la découverte d'autres cultures, d'autres mœurs, tenter de perdre son accent, d'apprendre de nouvelles dispositions ! – mais il faut quand même admettre qu'il tend à fonctionner en nous comme une série de stimuli plus ou moins tenaces.

On peut mieux comprendre ce qu'est un *habitus* en évoquant une fiction basée sur son dysfonctionnement (en l'occurrence plutôt pathologique, l'exemple est donc caricatural, voire pathologique mais il suffirait de

---

<sup>21</sup> A. JOURDAIN & S. NAULIN. « Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu » in *Idées économiques et sociales*, vol. 166, no. 4, 2011, p. 9.

s'imaginer dans une culture très éloignée de la nôtre<sup>22</sup>) : *Don Quichotte* de Cervantes (exemple que prennent Bourdieu et Marx) raconte l'histoire d'un homme qui « se trompe d'*habitus* » et qui agit à la façon des Chevaliers dans un monde où il n'y en a plus. Sa vie personnelle, du temps des chevaliers, l'a mené à intégrer certaines dispositions sociales – les coutumes et habitudes du monde chevaleresque – et celles-ci (inconscientes, incorporées) ressortent d'autant mieux qu'elles ne collent pas avec la société non-chevaleresque dans laquelle le héros évolue. Il s'attaque à des moulins qu'il prend pour des géants. Il s'en prend à des troupeaux de brebis qu'il imagine être des troupes ennemies et libère de force et avec une emphase grotesque un groupe de galériens qu'il prend alors pour des innocents séquestrés par l'ennemi. Pour nous qui sommes davantage ancrés dans notre monde et dans notre époque, pour nous qui ne sommes pas dans une telle situation de décalage, l'*habitus* est moins facile à saisir : il ne fait pas tache mais il est là et sans doute le verrions nous plus évidemment si nous sortions de notre milieu socio-culturel voire géographique habituel.

Je vous le disais la dernière fois, l'*habitus* est un thème dont les rappeurs n'ont cessé de s'emparer.

**Exercice 2.** En guise d'exercice, je vous propose : 1) de cerner dans ces différentes chansons de quels *habitus* il est question (à qui appartient l'*habitus* décrit – quelle culture, quelle classe sociale, quelle tranche de la population, etc.) ; 2) de lister les caractéristiques des *habitus* repérés (à quoi se reconnaissent-ils ?) ; 3) de vous demander ce que ces *habitus* peuvent engendrer en termes de ressentis (par rapports à d'autres *habitus*).

**Rocé – Habitus (2013) :**

Disposé à marcher en bande, et à connaître la fouille  
 La bande détient le prétexte que cherchent les patrouilles  
 Disposé à s'unir en amis d'la cité  
 À subir les familiarités, à mûrir trop loin d'l'égalité  
 Disposé à être tutoyé, par toute institution  
 Toute institution méprise et déplore ton élocution  
 Qu'est-ce qui pousse un jeune à garder l'argot et la démarche  
 Alors qu'il sort de l'horizon et qu'il prend de l'âge ?  
 Entre le jeune abonné au musée et celui à l'abribus  
 Seul l'un des deux portera le poids de son *habitus*  
 On a les mêmes os, la même langue, l'même sang, mais t'oublie un détail  
 Le genre d'accent avec lequel tu finis tes phrases  
 Tu sais que les riches ne sont pas plus libres que toi  
 Eux aussi sont aliénés par leurs mots, leurs codes, leurs choix  
 Sauf que leur argot est bien vu, il est même courtisé  
 On dit du tien qu'il est bad, du leur qu'il est souligné  
 Leur style et leur mode sont juste plus prisés.

**Eddy De Pretto – Mon Kid (2017) :**

Tu seras viril mon kid, je n'veux voir aucune larme glisser  
 Sur cette gueule héroïque et ce corps tout sculpté  
 Pour atteindre des sommets fantastiques que seule une rêverie pourrait surpasser  
 Tu seras viril mon kid, je n'veux voir aucune once féminine  
 Ni des airs, ni des gestes qui veulent dire  
 Et Dieu sait, si ce sont tout de même les pires à venir  
 Te castrer pour quelques vocalises  
 Tu seras viril mon kid, loin de toi ces finesses tactiques  
 De ces femmes origines qui féminisent, groguisent  
 Sous prétexte d'être le messie fidèle de ce fier modèle archaïque  
 Tu seras viril mon kid, tu tiendras dans tes mains l'héritage iconique d'Apollon  
 Et comme tous les garçons, tu courras de ballons en champion  
 Et deviendras mon petit héros historique  
 Virilité abusive. Virilité abusive  
 Tu seras viril mon kid, je veux voir ton teint pâle se noircir  
 De bagarres et forger ton mental  
 Pour qu'aucune de ces dames te dirigent vers de contrées roses  
 Néfastes pour de glorieux gaillards  
 Tu seras viril mon kid, tu hisseras ta puissance masculine

<sup>22</sup> Dans la culture populaire, on peut penser à *Un Indien dans la ville* (1994) ou à la chanson *Englishman in New York* (Sting, 1987) qui manifestent, à différents degrés, des contrastes d'*habitus*.

Pour contrer cette essence sensible que ta mère  
Nous balance en famille, elle fatigue ton invulnérable Achille  
Tu seras viril mon kid, tu compteras tes billets d'abondance  
Qui fleurissent sous tes pieds, que tu n'croiseras jamais  
Tu cracheras sans manière en tous sens  
Défileras fier et dopé de chair, de nerf protéiné  
Tu seras viril mon kid, tu brilleras par ta force physique  
Ton allure dominante, ta posture de caïd  
Et ton sexe triomphant pour mépriser les faibles.

Face à ces dictats culturels, face à ces déterminismes sociaux, on peut faire en sorte de « coller au cadre » et d'y trouver sa place, mais on peut aussi, faute de ne pas parvenir à y coller ou de ne pas vouloir y entrer, tenter de bousculer les normes, de rendre acceptable ou normal ce qui ne l'était pas. Et c'est évidemment ce qu'on voit énormément aujourd'hui : des rébellions contre les discours normatifs, contre tous ceux qui disent « ça ne se fait pas » ou, plus simplement, « c'est la vie et c'est comme ça ». Aujourd'hui, un peu comme en mai 68, on cherche à changer le monde et interdire d'interdire. On cherche à rendre tout *possible*, à faire exploser le cadre : changer de nom, de genre, d'orientation sexuelle, de travail, de pays ; assumer un look original ou complètement décalé. L'hirsute, le décalé (quel.le.s qu'ils et elles soient) n'ont-ils pas par rapport à leur *habitus* un rapport ambivalent : ils dénotent comme un Don Quichotte et détonnent comme des « rockeurs » pour que leur façon de dénoter ne soit ni passée sous silence, ni corrigée à tout prix. Certain.e.s œuvrent pour que leur prétendue anormalité entre dans la norme et cesse d'être considérée comme une différence radicale ; d'autres souhaitent au contraire qu'ils n'y aient plus de norme et que leur différence demeure, puisse être montrée voire fêtée.

C'est un peu ce combat qui est illustré dans le magnifique film *The Greatest showman* (2017) : il raconte les débuts des *freak show* (2<sup>e</sup> moitié du 19<sup>e</sup> siècle) et la manière dont tous ces « monstres » qui dénotaient (faute de coller à l'*habitus* dominant) décident enfin de s'assumer, de ne plus se cacher, d'être eux et elles-mêmes malgré les ragots et les moqueries. La femme à barbe cesse de se raser en cachette, les personnes de couleurs sortent des coulisses et montent sur le devant de la scène, le nanisme devient l'égérie de la grandeur, l'albinos cesse de se maquiller pour « avoir bonne mine »... petits, grands, gros, minces, pâlots ou de couleur, ordinaires et extraordinaires, tous et toutes sortent de l'ombre pour célébrer leur différence.



Credit image : <https://writingstudio.co.za/the-greatest-showman-inspired-by-the-legend-and-ambitions-of-americas-original-pop-culture-impresario-p-t-barnum/>

On voit d'ailleurs que ce n'est pas *qu'un* film car, lors des répétitions, l'émotion est très palpable pour la chanteuse, Keala Settle, qui chante en quelque sorte son histoire personnelle : elle aussi, cette femme qui ne coche pas les critères de beauté traditionnels, elle aussi est mise à nu par cette chanson et est gagnée par l'émotion de son propre combat pour s'accepter, malgré les dictats de beauté, malgré les *habitus* de genre<sup>23</sup> –

<sup>23</sup> Dans *La domination masculine*, Bourdieu s'attèle à ce vaste sujet qu'est l'*habitus* de genre. Comme le dit la page Wikipédia consacrée à cet ouvrage : « La domination masculine s'entend par un *habitus* donnant aux femmes et aux hommes un rôle prédéterminé. Par exemple, les activités « traditionnellement » féminines, comme la cuisine, obtiennent « par magie » un statut noble lorsque les hommes s'y attellent (par exemple le cas des « chefs cuisiniers », ou encore celui de l'agriculture non-industrialisée où les femmes s'occupent toute l'année de la pousse, et où l'intervention ponctuelle des hommes, lorsqu'ils sèment, donne lieu à diverses réjouissances). Les statistiques montrant que les femmes ont plus tendance à se diriger vers certaines professions ou études que les hommes sont également une manifestation du fait qu'une culture différenciatrice entre les sexes est imposée par la société, notamment via la famille ;



malgré tout, avoir le courage d'aller à l'encontre des normes et assumer ce qu'elle est (devenir ce qu'elle est, dirait Nietzsche). Avoir l'audace de créer ses chances de bonheur dans un monde qui voudrait nous en priver et nous mettre à l'écart...

### Interview du réalisateur, Michael Gracey et de la chanteuse Keala Settle (incarnant Lettie Lutz)<sup>24</sup> :

- Michael Gracey : Benji [Pasek] venait de nous écrire cette chanson intitulée « This is me » (C'est moi / Me voici) et nous savions qu'il allait apparaître à la fin du film mais personne ne l'avait encore entendu en live. Personne n'avait entendu Keala le chanter en direct. Keala, d'ailleurs, ne voulait pas sortir de derrière son pupitre mais je n'arrêtais pas de lui dire d'en sortir, « c'est ton moment, il faut que tu entres dans le ring », métaphoriquement car c'est ce que tu fais [dans le film], venir devant tout le monde !
- Keala Settle : mais je ne voulais pas, je restais cachée derrière le pupitre... en fait je me cachais jusqu'au jour de la prestation que vous vous apprêtez à voir. À un moment j'avais si peur que j'ai dû agripper la main de Hugh (Jackman) pour tenir bon. Puis on est arrivé au bout du numéro, et tout ce dont je me souviens c'est des applaudissements à vous rendre sourds. C'était une expérience d'un autre monde.
- Michael : C'était un de ces moments dont on se souvient toute sa vie et heureusement quelqu'un l'a enregistré.

### Performance live de "This is me" avec traduction<sup>25</sup> :

<p>Je ne suis pas étrangère à l'obscurité "Cache-toi", disent-ils Car nous ne voulons pas de tes parts brisés J'ai appris à avoir honte de toutes mes cicatrices "Fuis", disent-ils Personne ne t'aimera tel que tu es</p> <p>Mais je ne les laisserai pas me détruire Je sais qu'il y a un endroit pour nous Pour que nous soyons glorieux</p> <p>Quand les mots les plus durs voudront m'arrêter J'enverrai un déluge, je les noierai Je suis courageuse, je suis blessée Je suis née pour être ainsi, je suis ainsi Attention car j'arrive Et je marche au rythme que tambourine Je n'ai pas peur d'être vue Je ne m'excuse de rien, je suis ainsi</p> <p>Une autre rafale de balles blesse ma peau Bien, tirez car aujourd'hui je ne laisserai pas la honte m'envahir Nous détruisons les barricades Et atteignons le soleil (nous sommes des guerriers) Oui, c'est ce que nous sommes devenus (oui, c'est ce que nous sommes devenus)</p> <p>Je ne les laisserai pas me détruire Je sais qu'il y a un endroit pour nous Pour que nous soyons glorieux</p>	<p>Quand les mots les plus durs voudront m'arrêter J'enverrai un déluge, je les noierai Je suis courageuse, je suis blessée Je suis née pour être ainsi, je suis ainsi Attention car j'arrive Et je marche au rythme que je tambourine Je n'ai pas peur d'être vue Je ne m'excuse de rien, je suis ainsi</p> <p>Je suis ainsi</p> <p>Et je sais que je mérite votre amour Il n'y a rien dont je ne sois pas digne Quand les mots les plus durs voudront m'arrêter J'enverrai un déluge, je les noierai C'est cela être courageuse, c'est cela être blessée Je suis née pour être ainsi, je suis ainsi</p> <p>Attention car j'arrive (attention car j'arrive) Et je marche au rythme que je tambourine (je marche, je marche) Je n'ai pas peur d'être vue Je ne m'excuse de rien, je suis ainsi</p> <p>J'enverrai un déluge Je les noierai Je suis ainsi.</p>
--	--

Si je me suis attardée sur ces sujets, c'est qu'ils montrent qu'au-delà des souvenirs (bons ou mauvais), au-delà de ce que la vie a fait de nous par le passé, nous pouvons participer à la création de nos devenirs. Sortir de l'ombre, faire un coming-out ou plus simplement changer de look, de métiers, de partenaire si c'est ce qu'il faut pour être heureux : nous ne sommes pas rivés à nos vies comme un crayon est rivé à son rôle d'outil destiné à écrire. C'est une distinction qu'établit Sartre pour souligner la liberté infinie de l'homme par rapport au monde

les filles sont moins encouragées à suivre les études scientifiques que les garçons, par exemple. Il en résulte une dissymétrie dans l'enseignement supérieur, entre les études littéraires et linguistiques, où la population étudiante est fortement féminisée, et les études techniques et scientifiques (écoles d'ingénieur, chirurgie...) très peu féminisées. Lors de débats ou de discussions, on observe ainsi que les femmes se font plus souvent couper la parole que les hommes ; si elles réagissent de manière agressive, le groupe fera savoir que ce n'est pas souhaitable (par exemple, en traitant la femme de harpie, en l'accusant de perdre ses nerfs, en qualifiant sa réaction d'hystérique), tandis qu'un tel comportement chez un homme sera accepté voire valorisé comme avoir du caractère » ([https://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Domination\\_masculine](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Domination_masculine)).

<sup>24</sup> [https://www.youtube.com/watch?v=XLFEvHWD\\_NE&ab\\_channel=FoxFamilyEntertainment](https://www.youtube.com/watch?v=XLFEvHWD_NE&ab_channel=FoxFamilyEntertainment) (consulté le 05/05/24).

<sup>25</sup> <https://lyricstranslate.com/fr/me-je-suis-ainsi.html>



des objets. Nous en parlions la dernière fois : pour le crayon, l'essence précède l'existence (on prévoit, avant de le créer, qu'il ait telle fonction, tel usage qui le définira ; une fois produit, le crayon est effectivement un ustensile pour écrire et il ne pourra pas, un beau matin, décider de devenir basketteur). Mais vous, vous humains, vous avez le droit de changer ! C'est ce que je disais aussi, la dernière fois, en évoquant Etienne Daho : chaque jour est le premier du reste de notre vie et peut être l'occasion de nous renouveler, de nous définir autrement, de devenir autre chose. C'est parce que nous existons avant de nous définir, avant de nous donner un but, une essence, un projet. Pour l'homme, contrairement au crayon, l'existence précède l'essence : nous naissons, puis nous déterminons ce que sera notre vie.

Des notions comme celles de Bourdieu permettent de nuancer le côté purement volontariste des théories sartriennes (trop rapidement comprises), mais en réalité, Sartre lui-même fait de l'existentialisme un humanisme : si nous sommes libres, nous sommes aussi responsables et devons penser cette responsabilité dans une sphère intersubjective et pas uniquement individuelle ou individualiste. Ainsi, si nous avons tout fait pour améliorer notre situation professionnelle mais sans succès, libre à nous de quitter ce travail. Si nous avons toujours rêvé de nous teindre les cheveux en rose : qui nous en empêche sinon nous-mêmes ? C'est aussi en lien avec l'extrait de Shrek que je vous avais décidé : même les Méchants ne sont pas forcés de rester des méchants toute leur vie. Depuis nos souvenirs d'avoir été toujours méchant, d'avoir eu des bonnes raisons de l'être, nous pouvons encore ajuster le tir et nous forger d'autres devenir. Mais, dans certains, il est clair que cela requiert une sacrée énergie et que prendre en compte la liberté des autres, tout aussi réelle et intense que la nôtre, c'est un vrai casse-tête (cf. l'enfer c'est les autres). On pourrait dire les choses autrement et conclure qu'il n'est pas facile de grandir, de devenir soi et de se permettre d'être autre (autre que ce que l'on a toujours été, autre que ce que les gens prétendent ou imaginent de nous, etc.). C'est un peu ce que nous disait Kant au 18<sup>ème</sup> siècle, *il faut oser* : oser partir en quête de savoir (*sapere aude*), oser apprendre, oser sortir de ce qu'il appelait « la minorité » pour atteindre le plus collectivement possible « la majorité » - celle qui incite à penser par soi-même. C'est un véritable plaidoyer en faveur de la philosophie et de son utilité que l'on trouve dans son texte *Qu'est-ce que les Lumières* : les Lumières, c'est oser troquer la facile mais pauvre minorité contre la majorité, exigeante, rude mais libératrice et pleine de promesses.

S'il y a des gens qui ont bien compris cela, ce sont celles et ceux que l'on nomme aujourd'hui, d'après la philosophe Chantal Jacquet, des « transclasses » : des individus qui ont fait en sorte de sortir de leurs milieux d'enfance pour atteindre une autre classe sociale, un autre milieu socio-économique, d'autres réalités et d'autres ambitions que celles de leur famille ou de leur entourage. Annie Ernaux (prix Nobel de littérature 2022) en est un exemple incontournable : issue d'une famille populaire où l'on ne lisait pas et où le quotidien était fait de travail et de potins d'épicerie, elle s'est battue toute sa vie (sans s'en vanter) pour ce qui la faisait vibrer : la littérature. Par-dessus le fossé qui la séparait de son milieu d'origine et de tout ce dont étaient faits ses souvenirs, elle a créé son propre devenir.

« J'ai rapporté dans *La place* que [mon père] m'a dit un jour "les livres c'est bon pour toi, moi je n'en ai pas besoin pour vivre". C'était une phrase qui me rejetait, qui voulait dire que, entre lui et moi, il y avait un fossé qu'on ne pourrait pas combler. C'est ça, le fossé culturel, qui surgit à un moment de la vie entre soi et ses parents, ou entre frères et sœurs parfois aussi. Quelque chose de l'ordre d'une grande solitude, de la souffrance. C'est ainsi que je le vivais à 16, 17 ans. Sans penser que mon père le vivait peut-être aussi de la même manière. Il aurait peut-être préféré que je ne fasse pas d'aussi longues études. La douleur des enfants qui se séparent culturellement de leurs parents vient de ce que ces derniers veulent que leurs enfants soient plus instruits, donc plus heureux, soient "mieux qu'eux" – "tu seras mieux que nous", j'ai entendu souvent cette phrase – et en même temps ils voudraient qu'on reste identique à l'enfant qu'ils ont connu, qu'on puisse continuer à rire aux mêmes choses qu'eux, regarder les mêmes émissions de télé qu'eux. Qu'on ne les perde pas en cours de route. Il y a une double contrainte, s'instruire et rester pareil. Ma souffrance venait de ce que je ne pouvais pas »<sup>26</sup>.

Ainsi a-t-elle changé, changé de milieu, acquis un autre *habitus*, changé de classe sociale – puisque c'est bien cela un.e transclasse. Elle est sortie de la boucle du même pour créer de l'autre. Mais jamais ô grand jamais n'a-

---

<sup>26</sup> A. ERNAUX, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, 2014, pp. 50-51.

t-elle dénigré ou renié ses origines : au contraire, son entreprise était toute politique. Montrer la réalité et l'authenticité de sa classe d'origine et pas que le combat pour en sortir :

« Ce qui me tenait fortement, c'était l'enjeu politique de mon entreprise. Remonter le monde du café-épicerie de mon enfance, c'était en même temps décrire la culture de ce milieu [p.69] populaire, montrer qu'elle n'était pas, lorsqu'on était façonné par elle, ce qu'un regard cultivé juge avec mépris ou condescendance. Et ce qui m'importait, c'était de dévoiler les mécanismes par lesquels on transforme un individu, cette séparation-là. Et finalement la violence de l'écriture était ce qui correspondait le mieux pour dire ces choses ».<sup>27</sup>

À cet égard, Annie Ernaux rend hommage à tout ce qu'elle doit à sa famille... et à tout ce qu'elle doit à d'autres ! L'héritage qui nous façonne, celui avec ou contre lequel on se forge n'est pas que familial. Ernaux rejoint ici bon nombre d'ouvrages récents comme le grand *Nom !* de Constance Debré ou l'essai *Hors de moi* de François Noudelmann. Plus sévèrement qu'Ernaux, Debré et Noudelmann s'opposent au poids que peut représenter la famille<sup>28</sup>. L'idée même de « racines » biologiques, celle d'arbre généalogique en disent long sur le caractère écrasant et fixiste des identités familiales<sup>29</sup> : Constance Debré, fille d'un grand écrivain (François Debré) et petite-fille du premier Premier Ministre de la Ve République de France, Michel Debré, raconte la charge que représente ce nom pour une jeune fille souhaitant faire ses propres preuves dans une carrière littéraire et juridique ; François Noudelmann, quant à lui, dénonce « l'obsession de la continuité, de la conformité, de l'identité [qui] caractérise le geste généalogique ; à l'inverse, [il s'intéresse aux valeurs de] l'hétérogène, [du] dissemblant, [du] diasporique »<sup>30</sup>. Il en appelle, tout comme Ernaux, à réviser nos généalogies pour sortir de l'enfermement potentiel des classes et des familles pour « rassembler les pièces du musée intérieur qui nous constitue »<sup>31</sup> et qui est bien souvent fait de nombreuses « « filiations spirituelles ou symboliques » »<sup>32</sup>, nous dit Noudelmann.

« La transmission ne s'exerce pas ainsi, pas directement, pas généalogiquement, sauf à croire aux linéarités continues et aux empathies familiales. Elle procède davantage de perméabilités, de discontinuités, de stratifications »<sup>33</sup>.

Notre vie est ainsi bousculée par bien des choses, par bien des individus. La famille n'est qu'un des éléments qui influence notre existence<sup>34</sup>. Pour ne pas céder à l'impression stéréotypée que l'on peut se faire d'un Sartre mal compris, nous devrions acter du fait que nous ne nous créons pas seul.e.s. C'est exactement ce qu'Annie Ernaux a écrit dans ces lignes :

« C'est une certitude pour moi que nous pouvons savoir qui nous avons été, quels sont nos désirs, aller plus loin dans notre propre histoire, en essayant de nous souvenir de tous les textes lus, mais aussi de tous les films, tous les tableaux vus, en dehors même de leur valeur artistique. Car il y a des histoires que j'ai lues enfant dans des magazines et qui m'ont poursuivie. Qui donc ont à voir avec moi-même, je le sais maintenant. L'art nous dit quelque chose même là où nous pensons qu'il ne nous le dit pas. C'est sa force, la force de la littérature, du cinéma, de la peinture. La musique, c'est plus compliqué, mais réel aussi. Il faudrait, si on veut savoir qui on est, de quoi on est héritier, rassembler les pièces du musée intérieur qui nous constitue. Je ne crois pas qu'il existe des êtres qui ne soient, n'aient été, touchés par rien. Non je ne le crois pas »<sup>35</sup>.

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, pp. 68-69.

<sup>28</sup> En témoigne ce propos plutôt virulent rapporté par Noudelmann au sujet des assignations psychologiques liées à la psychogénéalogie : « Sartre a décrit sans ambages ce type d'assignation psychologique : "On prend un même bien vivant, on le coud dans la peau d'un mort, il étouffera dans cette enfance sénile sans autre occupation que de reproduire exactement les gestes avunculaires, sans autre espoir que d'empoisonner après sa mort des enfances futures" [*Des rats et des hommes*. Préface du *Traître* d'André Gorz] » (p. 33).

<sup>29</sup> Nous renvoyons le lecteur et la lectrice au film *Cocorico* (2024) pour une approche humoristique de ces questions.

<sup>30</sup> F. NOUDELMAUN, *Hors de moi*, Paris, Léo Scheer, 2006. p. 21.

<sup>31</sup> A. ERNAUX, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, 2014, p. 54.

<sup>32</sup> F. NOUDELMAUN, *Hors de moi*, Paris, Léo Scheer, 2006, p. 27.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>34</sup> Notons, comme le fait prudemment François Noudelmann, que « reconnaître la discontinuité comme partie du processus de subjectivation n'implique pas d'en faire un principe » (*Ibid.*, p. 107).

<sup>35</sup> A. ERNAUX, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, 2014, p. 54.

Ainsi, suivons ce contexte pour une généalogie élargie et tâchons de faire, nous aussi, l'état-des-lieux de notre petit musée intérieur. La philosophe Claire Marin semble également nous proposer un exercice similaire lorsqu'elle nous invite à réfléchir à notre « cartographie des influences intimes »<sup>36</sup>. Forts de ces suggestions, inspirons-nous d'un exemple concret de cette démarche, un exemple extrêmement ancien puisqu'il nous vient de Marc-Aurèle (philosophe stoïcien et empereur romain du 2<sup>ème</sup> siècle PCN) et du premier chapitre de ses *Pensées*. À son image, rendons à César ce qui est à César et créons notre généalogie non exclusivement familiale – et non exclusivement humaine, si le cœur nous en dit !

**Exercice 3.** Sur le modèle des premières *Pensées* de Marc Aurèle présentées ci-dessous, réalisez votre propre généalogie élargie (François Noudelmann), votre propre « cartographie des influences intimes » (Claire Marin), votre petit musée intérieur (Annie Ernaux).

Pensées I :

I - Exemples que j'ai reçus de mon grand-père Vérus : la bonté et la douceur, qui ne connaît point la colère.

II - Du père qui m'a donné la vie: la modestie et la virilité, du moins si je m'en rapporte à la réputation qu'il a laissée et au souvenir personnel qui m'en reste.

III - De ma mère : la piété et la générosité ; l'habitude de s'abstenir non pas seulement de faire le mal, mais même d'en concevoir jamais la pensée ; et aussi, la simplicité de vie, si loin du faste ordinaire des gens opulents.

VII - À Rusticus (philosophe stoïcien), j'ai dû de m'apercevoir que j'avais à redresser et à surveiller mon humeur ; de ne point me laisser aller aux engouements de la sophistique (...)

XI - De Fronton (maître de Marc Aurèle), j'ai pu apprendre tout ce qu'un tyran peut ressentir de jalousie, et avoir de duplicité, et de fourberie (...) Etc. etc.

Claire Marin, à sa façon, dénonce autre chose qu'elle appelle « la violence des taxinomies, des ordres fixes, des assignations des places »<sup>37</sup>. Non seulement nos filiations ne se réduisent pas à nos généalogies biologiques, mais en plus, nos places et nos rôles ne sont pas déterminés une fois pour toutes. « Trouver sa place », « rester à sa place » : on entend ça tout le temps, mais n'est-ce pas illusoire et même triste ? Nous n'avons pas qu'une place, nous n'y sommes pas rivés : bien sûr, nous sommes toujours situés, mais rien ne nous oblige à être sédentaire, dit Claire Marin dans son étude sur la notion de place. Pour ouvrir ou rouvrir nos possibles, il convient parfois de « troquer la place contre la fuite, le lieu contre le mouvement, la stabilité contre le déplacement »<sup>38</sup>. Car nos mots et nos expressions en disent long : se trouver soi-même, ne pas se sentir à sa place, ces quelques mots courants traduisent des idéologies fixistes – nous aurions un « moi » stable à découvrir, une place privilégiée à dénicher et chérir. Notre société, si rapide et si fluctuante, continue malgré elle à faire les frais de ces idéologies fixistes qui se révèlent souvent culpabilisantes ou désarmantes. Elles tendent à faire de nous des salauds, dirait Sartre. Des hommes qui se vivent comme des crayons !

Une chanson comme *Tailler la route* de Ben Mazué, Grand Corps Malade et Gaël Faye (2022) manifestent bien les différentes réactions que l'on peut avoir à l'idée d'avoir cette possibilité de « sortir des cases », de « changer de place », d'inventer des devenirs plus ou moins différents de nos routines :

<b>Couplet de Grand Corps Malade :</b>	<b>Couplet de Gaël Faye :</b>	<b>Couplet de Ben Mazué :</b>
« Entre deux gros concerts, entre deux courants d'air Entre ceux qui disent oui, qui disent non, j'ai fait l'inventaire Si rester c'est l'enfer, si partir c'est dans l'air Est-ce que j dois secouer 40 années d ma vie d sédentaire? Et pourquoi j quitterai la vue que j'ai depuis ma terrasse? Elle est très bien ma vue, il est très bien mon quartier Et pourquoi j quitterai mes potes et mon voisin d'en face? C'est ici qu'j'suis moi-même et serein et entier »	J'veux faire des milliers de miles, me languir de mille romans M'arrimer au rythme lent, l'ire en moi la calmer de milliers de mots Admirer le monde, la lune, l'onde de la mer au loin La lumière de l'aube sur l'eau en naviguant d'îles en îlots Éviter les vagues et livrer combat à l'hydre du Mal J'ai vidé les larmes, de longue date, j'habite le large S'attifer de l'or des jours qui passent pour raviver l'âme Marcher le feu dans la lanterne jusqu'à Lalibela [Ville en Éthiopie]	Régulièrement j me retire Je pars ou je peux dire Rien si je veux Régulièrement j me retire Désolé mais sans rire J te dirai jamais "viens si tu veux" Ça veut dire que je t'aime mais que je me connais Passée la quarantaine, j vais pas beaucoup changer J vais quitter là mes chaînes, là mes chaînes, là mes chaînes Et quand je reviendrai l'âme saine, l'âme saine, l'âme saine C'est qu'j'aurais voyagé.

<sup>36</sup> Cl. MARIN, *Être à sa place*, Paris, Éditions de l'observatoire, coll. « La Relève », 2022, p. 156.

<sup>37</sup> Cl. MARIN, *Être à sa place*, Paris, Éditions de l'observatoire, coll. « La Relève », 2022, p. 31.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 43.

Le couplet de Grand Corps Malade manifeste le contentement dans la sédentarité, l'absence d'envie de changement, de voyage. C'est la preuve que l'on a trouvé sa place<sup>39</sup>, dirait Claire Marin.

Le second couplet, chanté par Gaël Faye, est empreint d'une envie de bouger, de découvrir, d'aller sans attache à la rencontre de la nature et d'autres cultures. C'est le couplet de ceux qui ne tiennent pas en place. « Ne pas tenir en place, [écrit Claire Marin,] c'est refuser d'être arrimé à un endroit, limité à un rythme, assujéti à une manière de vivre ou de penser. C'est ne pas se laisser enfermer dans un seul mode d'être, s'offrir le luxe d'expériménter d'autres vies »<sup>40</sup>. Car c'est ça aussi le bonheur. Sortir de sa zone de confort et oser le changement<sup>41</sup>.

Enfin, plus simplement, le troisième couplet de Ben Mazué manifeste la nécessité de prendre de temps en temps quelques distances, d'apprécier le silence et la solitude pour mieux revenir au monde, aux autres et à sa vie « normale ». Partir à la pêche même si je ne pêche pas, dit-il aussi... « Revenir l'âme saine ». Sortir des « vies rétrécies » dont parle Claire Marin : ces vies dans lesquelles une frustration ou un étouffement se font parfois sentir mais qui ne requièrent pourtant aucun changement radical pour sortir la tête de l'eau. « Tailler la route », dans ces circonstances, c'est éviter que « le sujet [ne] se cogne sur les parois d'un réel [trop] circulaire »<sup>42</sup> (que ces parois soient celles du quotidien, de la communauté, du quartier ou de la famille), écrit Claire Marin. Tailler la route, ici, c'est s'écarter pour retrouver un peu d'air et ne pas exploser.

Bref : tailler la route (ou pas !), à nos risques et périls mais c'est assurément une possibilité dont peut dépendre notre bonheur ou notre malheur !

« Le privilège de l'homme, créer de la stabilité à force d'habitude, se referme parfois sur lui comme un piège d'immobilité. Pourquoi devrions-nous rester là où nous sommes nés, nous satisfaire de places dont d'autres ont décidé pour nous. L'insolence, c'est alors cette ambition, cette envie et ce désir de se dé-placer, de s'offrir une place tout autre quitte à créer soi-même celle qui nous convient »<sup>43</sup>.

Là encore, je pense à une chanson française, belge plutôt : *Défiler* de Stromae, un morceau long et peu connu créé pour le défilé de mode de sa marque de vêtements. Dans cette chanson, il trouve d'autres mots pour désigner ce sentiment paradoxal qui nous anime parfois : coincés que nous sommes entre l'envie de ne jamais détricoter le fil de la vie que l'on s'est tissée et l'envie inverse d'oser changer, d'oser aller ailleurs ou même revenir en arrière (peu importe la distance parcourue, peu importe le temps prétendument perdu). Épuisé par le succès, Stromae raisonne à voix haute. Dans le premier couplet, Stromae se laisse surprendre par la vitesse à laquelle la vie défile. Il suppose qu'on ne peut rembobiner (« on ne se baigne jamais deux fois de le même fleuve », disait Héraclite), qu'il était impossible de savoir comment mener sa barque et qu'un mode d'emploi serait le bienvenu.

« Elle défile  
On voit nos vies défiler  
Sur le fil  
On voit les années filer  
On essaye de filer droit  
Et on n'peut pas rembobiner  
Tous ces nœuds dans nos vies  
Si on pouvait les dénouer  
Alors dites-moi comment ça marche  
Dites-moi comment ça marche  
Dites-moi comment ça marche  
Dites-moi comment ça marche ».

<sup>39</sup> Et pourtant, dira le pont qui suit directement cet extrait : c'est tentant !

<sup>40</sup> Cl. MARIN, *Être à sa place*, Paris, Éditions de l'observatoire, coll. « La Relève », 2022, p. 44.

<sup>41</sup> C'est encore Pierre Bourdieu que l'on peut retrouver derrière ce désir de connaître mille vies : « "C'est sans doute le goût de vivre toutes les vies dont parle Flaubert et de saisir toutes les occasions d'entrer dans l'aventure qu'est à chaque fois la découverte de nouveaux milieux [...] qui [...] m'a porté à m'intéresser aux mondes sociaux les plus divers. Je pense que les lectures de mes interminables vacances d'été m'avaient donné l'envie de pénétrer des milieux sociaux inconnus" [P. BOURDIEU, *Esquisse pour une autoanalyse*, pp. 86-87] ».

<sup>42</sup> Cl. MARIN, *Être à sa place*, Paris, Éditions de l'observatoire, coll. « La Relève », 2022, p. 59.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 81.

Et plus loin, dans la même chanson qui dure près de 10 minutes, Stromae semble sortir de l'abattement et, par là même, de la routine du même. Il l'interroge et s'offre le droit de respirer, d'envisager un demi-tour, de refuser certains obstacles mêmes. Il y a une progression très intéressante à l'intérieure de cette chanson, la liberté s'y fait sentir progressivement.

« Je me demande après toutes ces années,  
encore et encore  
Je l'sais bien là où je ne vais pas  
Mais pas encore là où je voudrais aller  
Je me doute bien qu'si je me laisse aller,  
ça me ferait pas tort  
Je ferais bien de franchir le pas  
En tout cas j'aurais tort de ne pas essayer  
Si j'voulais j'pourrais même m'arrêter,  
Faire machine arrière  
D'ailleurs pourquoi les barrières  
Devraient être toujours dépassées  
Pourquoi j'ai peur d'être dépassé, par qui et par quoi?  
Je ne sais pas mais c'que je sais,  
C'est que si j'ai peur c'est que j'suis pas l'dernier  
Comme si y'avait qu'une arrivée, qu'un seul endroit  
Qu'une seule route où on devrait aller, ça m'étonnerait »<sup>44</sup>.

J'arrive enfin à ma dernière partie qui me servira de conclusion : le passage de l'individu au *dividu*.

## De l'individu au *dividu*

Finalement, toutes ces observations nous amènent à une conception typiquement moderne (voire postmoderne) de l'identité. Spontanément, on a pu considérer que l'identité se concentrait dans une sorte de noyau, qu'il nous fallait trouver, dans le recueillement, dans l'introspection. Quelqu'un comme Rousseau s'en est mordu les doigts car, à force de le chercher, ce noyau, il a non seulement sombré dans une sorte de paranoïa, mais il a plus encore dû avouer « ne l'avoir pas trouvé »... malgré les centaines de pages de ces *trois* autobiographies (*Les Confessions*, *Les Dialogues*, *Les Rêveries du promeneur solitaire*). L'introspection ne fait pas tout car il n'y a pas de noyau.

Il n'y a pas d'identité fixe et immuable à trouver au creux de notre conscience ou de notre âme. Il n'y a que des « phases de vie », des strates, des couches existentielles durant lesquelles nous nous définissons un temps comme étant X ou Y. Mais les phases passent et les strates se superposent. Les couches existentielles s'empilent et nous changeons sans cesse. Proust, qui aura le dernier mot aujourd'hui, s'oppose à la nostalgie des gens comme Antoine Wauters : nous, adultes, sommes encore multiples et nombreux. La stabilité que nous nous créons et que bien souvent nous protégeons n'a rien d'essentiel, de nécessaire. Nous pouvons changer sans cesse... plus encore : nous *changeons* constamment même sans forcément nous rendre compte. La vie nous change, notre musée intérieur a les portes grandes ouvertes.

Pour le spécialiste de Proust, Mauro Carbone, c'est bien là la principale leçon à retenir de Proust et de sempiternelle recherche :

« Proust nous force à liquider la supposée unité de l'étant que la pensée philosophique moderne avait posée sous toutes ces choses en tant que leur mesure et leur vérité, le *sub-jectum*, en nous montrant l'incessante modification, le fait de se découvrir "divisé" (*dividuus*) de l'individu, terme dont nous savons qu'il signifie, présomptueusement, "indivisible". Le statut du Narrateur proustien est donc celui d'un "dividuus" »<sup>45</sup>.

<sup>44</sup> STROMAE, *Défiler* (Bande originale de la capsule No. 5 Mosaert), 2018.

<sup>45</sup> M. Carbone cité par S. FADABINI dans « Proust, La démystification du mirage d'identité » in *Cahiers critiques de philosophie*, vol. 13, n°1, 2014, p. 171.

Comme le Narrateur, notre bonheur n'est pas à chercher dans un temps révolu, dans une « âme » fixe et immuable qu'il nous reviendrait de déterrer, de trouver au creux de nous-mêmes. Il n'y a pas de creux, pas de noyau, que des plis, des strates et des vies mises bout à bout<sup>46</sup>. Entre souvenirs et devenirs, « l'homme n'a pas une seule et même vie ; [écrit Chateaubriand,] il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère »<sup>47</sup>... ou son bonheur, aurions-nous envie d'ajouter !

Contrairement à ce que chantait Julio Iglesias : il faut se méfier d'un homme qui chante « Je n'ai pas changé »<sup>48</sup>. Nous ne cessons de changer ! Sans doute Iglesias rêvait-il d'une vie où, précisément, il n'aurait pas changé, où il serait toujours ce jeune homme étranger qui chantait des romances... cela rassurerait sans doute ! De fait, nous dit Proust :

« “Nous désirons passionnément qu'il y ait une autre vie où nous serions pareils à ce que nous sommes ici-bas. Mais nous ne réfléchissons pas que, même sans attendre cette autre vie, dans celle-ci, au bout de quelques années nous sommes infidèles à ce que nous avons été, à ce que nous voulions rester immortellement” »<sup>49</sup>.

Bonheur ou malheur, à vous de juger... et, surtout, à vous de jouer !

Merci pour votre attention.

## Sources et références

- H. BERGSON, *L'évolution créatrice, Tendances divergentes et complémentaires*, Paris, PUF, 2007.
- R. BREUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20.
- F.-R. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, I, 3, 16.
- N. DELBRASSINE, « Petit-déjeuner philo - La vie d'une madeleine » (30/03/24). En ligne : <https://hdl.handle.net/2268/315689>.
- A. ERNAUX, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, 2014.
- A. JOURDAIN & S. NAULIN. « Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu » in *Idées économiques et sociales*, vol. 166, no. 4, 2011.
- MARC AURÈLE, *Pensées* in *Les Stoïciens*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1962.
- CL. MARIN, *Être à sa place*, Paris, Éditions de l'observatoire, coll. « La Relève », 2022.
- M.-A. MURAIL, « De quoi l'enfer est pavé » in *Libération*, 29/11/2019.
- F. NOUDELMANN, *Hors de moi*, Paris, Léo Scheer, 2006.
- Ch. ROCHEFORT, *Les enfants d'abord*, Paris, Grasset, 1979.
- J.-P. SARTRE, *Situations*, IV, *Portraits*, chapitre sur Merleau-Ponty, Paris, Gallimard, 1964.
- THE GREATEST SHOWMAN | "This Is Me" with Keala Settle | 20th Century FOX. En ligne : [https://www.youtube.com/watch?v=XLFEvHWD\\_NE&ab\\_channel=FoxFamilyEntertainment](https://www.youtube.com/watch?v=XLFEvHWD_NE&ab_channel=FoxFamilyEntertainment)
- Eddy DE PRETTO, *Mon Kid*, 2017.
- ROCÉ, *Habitus*, 2013.
- STROMAE, *Défiler* (Bande originale de la capsule No. 5 Mosaert), 2018.

---

<sup>46</sup> Pour plus d'informations sur ce sujet, voir N. DELBRASSINE, « Petit-déjeuner philo - La vie d'une madeleine » (30/03/24)

<sup>47</sup> F.-R. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, I, 3, 16.

<sup>48</sup> L'idée de parler de cette chanson dans ce contexte m'est venue grâce à une émission des Chemins de la philosophie consacrée à Paul Ricoeur, philosophie qui aurait largement eu sa place dans cet atelier si le temps l'avait permis. Émission disponible sur France Culture, « Les chemins de la philosophie », série sur l'Autre : « Paul Ricoeur, "Soi-même comme un autre" », mercredi 5 décembre 2012. Avec Camille RIQUIER. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/paul-ricoeur-soi-meme-comme-un-autre-2585286>.

<sup>49</sup> Proust cité par R. BREUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 33.